

On peut...

Autor(en): **Mr.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **60 (1922)**

Heft 15

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217144>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Continue ! Je dois tout entendre !

S'adressant à sa fiancée, Paul Verney lui rendait sa parole :

« Epouse un bon garçon qui sache te rendre heureuse. Tu l'as bien mérité. Et ton bonheur te rendra le pardon plus facile à mon égard. Sois heureuse, Suzanne ! Et ne m'oublie pas tout à fait ! »

Sylvie tremblait. La lettre se terminait ainsi par un adieu définitif, inexorable. Quel homme était devenu son fils pour renoncer à cet amour ? Son vœu de bonheur à Suzanne était comme un retour pitoyable sur lui-même. Ce bonheur sans lui, loin de lui, serait, c'était clair, le prix, la rançon de ses fautes. Tout était fini !

Les deux femmes, alors seulement, tombèrent dans les bras l'une de l'autre et pleurèrent éperdument.

Un dernier rayon de soleil illumina les champs voisins, ces champs que Pierre Verney, son mari, ses fils partis, avait, la mort dans l'âme, dû vendre

petit à petit, en même temps que ce dernier salut de l'astre montrait, contraste désespérant, l'abandon de la cour et du dernier pré et la misère de la ferme; Sylvie, alors, comprit qu'elle n'avait pas gravi tout son calvaire : son mari lui restait, loque pleurant la perte de sa terre, sombrant petit à petit dans la mélancolie et que son devoir à elle était d'appuyer, de soutenir et de réconforter.

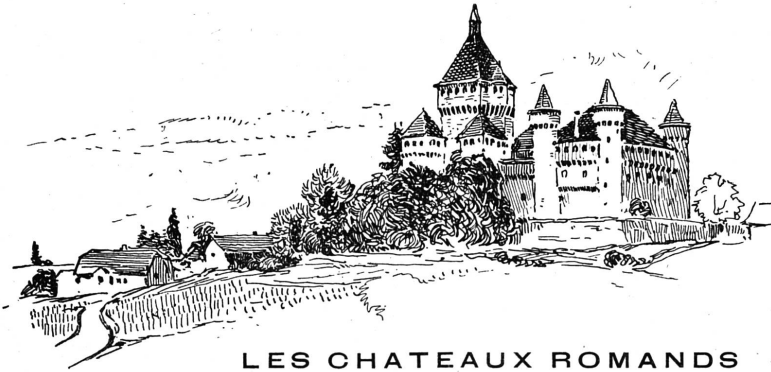
— Pas un mot de cette lettre à personne !

Elle embrassa sa nièce et, brisée, penchée comme un arbre après l'ouragan, elle rentra à la maison.

Et Suzanne se remit à pleurer désespérément. Elle pleurait le passé, les espoirs défunts, les rêves envolés. Elle pleurait surtout parce que, tout au fond d'elle, une voix lui disait, tenace : Tes larmes seront éternelles et éternellement brûlantes, parce que tu pleures encore !

(L'Exode III.)

C. AMSTEIN.



LES CHATEAUX ROMANDS

VUFFLENS

LE Château de Vufflens a été construit à des époques différentes, il n'en est pas moins un monument de toute beauté : sa noble silhouette qui se voit de loin, n'a pas sa pareille.

Le donjon, massif et imposant, est la partie la plus ancienne; il est garni de machicoulis avec un parapet en saillie, à jour, et flanqué de quatre tours de même forme. L'autre corps de bâtiment, le seul actuellement habitable est plus récent, bien que fort ancien aussi; il est également surmonté de quatre tourelles se terminant en pointe, ce qui lui donne ce caractère spécial qui en fait un des châteaux les plus remarquables du canton de Vaud.

Le plus ancien document connu, parlant du château de Vufflens, date de 1108, ce qui est cause que sa fondation fut attribuée à faux à la reine Berthe.

Il est fait mention, pour la première fois, d'un seigneur de Vufflens, du nom de Pierre de Vofflens, qui vivait au douzième siècle.

La seigneurie passa en diverses mains; puis, dès 1390, par le mariage de la dernière héritière du Vufflens, Jaquette de Duin, avec Henri de Colombier, ce dernier lui rendit son lustre et sa renommée. Henri de Colombier fut en effet un des plus illustres châtelains de Vufflens; mais comme ses charges le retenaient fréquemment loin de ses terres et de son pays, son beau-père, Guillaume de Montricher, qui avait à se plaindre de lui, s'empara du château, en son absence. Henri de Colombier put rentrer en possession de ses biens et sa famille les conserva jusqu'au seizième siècle.

En 1641, la terre de Vufflens fut achetée par François de Senarclens, époux de Marie Guey, veuve de François le Marlet, fils d'un ancien propriétaire du château, qui l'avait revendu; la famille de Senarclens en est propriétaire aujourd'hui encore.

En 1860, le donjon menaçant ruine, subit d'importantes restaurations.

On peut comprendre qu'une habitation romantique, telle que le château de Vufflens, dominant les vignobles et les vergers d'une des contrées les plus riantes du canton de Vaud, château grandiose au pied duquel se déroule le gracieux paysage qui s'en va en molles et douces ondulations rejoindre les

rives du Léman, ait tenté l'imagination romanesque d'Isabelle de Montolieu et qu'elle recueillit les légendes dont un château est toujours richement doté.

A l'en croire, la reine Berthe, lors de son mariage avec Hugues, roi de Lombardie, qui devait l'éloigner du beau pays qu'elle aimait passionnément et dont elle était la souveraine, aurait fait réparer le château de Vufflens pour le donner à Grimoald, duc Azzoni.

Ces tours, ce donjon, éveillèrent l'attention de Mme de Montolieu, persuadée que le souvenir de cruels tyrans et de beautés prisonnières les hantaient encore.

Elle nous conte les malheurs de « la belle et touchante Ermance de Vergi », qui, ne donnant plus que des filles à son inflexible époux, se les vit enlever par celui-ci, une à une, et enfermer dans les quatre tourelles. Révoltée par tant d'injustice, elle accompagna sa dernière fille et s'enferma avec elle, jusqu'à ce que Grimoald, sur son lit de mort, les rappela toutes et mit fin à leur captivité. Alors, Mme de Montolieu nous fait assister aux fêtes données en l'honneur des jeunes châtelaines; aux scènes de la chevalerie où les seigneurs des environs, tous beaux et charmeurs, luttaient d'adresse et de vaillance pour obtenir la main de ces demoiselles.

Qui de nous n'a parcouru dans son enfance et dans sa jeunesse même ces pages imprégnées du sentimentalisme naïf du temps.

Ces récits, pleins de grâce naturelle, fixant notre intérêt sur les héros et héroïnes qui selon la tradition, vécurent dans cette fière demeure, nous en font, dès l'enfance, saisir le charme puissant : c'est pourquoi le nom du château de Vufflens associe toujours dans le cœur du Vaudois, le beau pays qui l'entoure.

M. D. P.

C'EST TOUT NATUREL. — Mari et femme se querellent. Ça peut arriver.

Elle. — Tu es un insolent. Comment, comparer ma mère à une huître ! Oh !...

Lui. — Mais forcément, ma chère, puisque je te dis que tu es une perle !

Mr.

ON PEUT... — Se laver les mains d'une chose, sans user pour cela d'une cuvette. — Se piquer le nez, sans aiguille ou épingle. — Se rincer l'œil, sans eau. — Etre plongeur, sans savoir nager. — Raser quelqu'un, sans savon, blaireau, ni raseoir.

Mr.

LAQUELLE !!



LE rideau rouge cramoisi qui fermait l'entrée du café et qui laissait passer des bouffées d'un vent tiède, fut soulevé soudain par une main preste; un ventre rebondi, sortant d'un gilet tout déboutonné et orné d'une grosse chaîne à pendeloques; une figure large, moustachue et baignée de sueur, une main tenant un petit chapeau de paille à ruban noir, toute cette apparition se détacha brusquement sur le fond clair du rideau; une voix forte en sortit, qui prononçait :

— Bien le bonjour !

Chacun des buveurs se retourna, lentement, comme à regret, tant la chaleur vous pèse, tant il est doux de siroter son verre, le nez dessus, tant il est dur d'être troublé dans la quiétude que l'on vient chercher en ce lieu.

Sans qu'on y mit d'insistance, l'inconnu fut dévisagé, détaillé, pesé, soupesé, classé en un tour de main par les habitués de la pinte. A peine était-il arrivé, en faisant grincer le parquet sous son poids, auprès de la patère émaillée et branlante où il accrocha sa canne et son chapeau, qu'il était déjà sympathique à tous. On vit ses yeux errer, durant quelques secondes, sur le comptoir d'étain, propre et modeste, orné de carafons aux chatolements tentateurs et d'un phonographe trônant au milieu; les liqueurs, pourtant, ne le tentèrent point; le patron s'approcha, il lui commanda un demi de nouveau; s'épongea le front, tout en rythmant cette opération de légers soupirs de bien-être; puis il eut à l'égard de ses voisins des coups d'œil amicaux et commodes; enfin, il résolut de s'asseoir, et prit place, une table de marbre, l'occupant toute en sa longueur restreinte; juste au-dessus de lui, un homme d'Etat, en effigie, arborant redingote et lorgnons, semblait vouloir consacrer, par sa présence, le local. Le nouvel arrivé aperçut le portrait, puis, établissant quelque comparaison secrète entre celui-ci et sa propre personne, il se sentit vaguement flatté. Il regarda ses voisins, mijotant une phrase à leur adresse :

— Charrette, on est cuit, pour le coup !

Cela sortit d'un jet et cela plut sur-le-champ à l'aéropage villageois; quelqu'un répondit :

— Je crois bien !

La glace était rompue, on eut l'impression qu'on se touchait les coudes. Quand le patron, manéchettes retroussées et tablier vert, eut apporté le demi de mandé, on but une santé réciproque. Là-dessus, le client nouveau esquissa un geste de surprise :

— Mais, c'est bien toi, Louis ! Tu ne te remets pas de moi ? fait-il au patron; il y a un fameux bout de temps que tu tenais le Faucon, à Rolle; paraît que ça t'a plu mieux de venir t'installer à Sugny; je m'attendais pas à te trouver par là, en me promenant; pour une chance, c'est une chance; on aimait bien se voir un bocon, de temps en temps, quand on passait devant chez toi; quand même que moi j'étais pas tant régulier. Alors, ma binette te dit toujours rien, tu te rappelles pas du papa Roulet ?

— Pardine, que je m'en rappelle, à présent; seulement, tu es pas un de ceux qui sont faciles à reconnaître; tu as rudement changé, oui, rapport ta grosseur; tu as pris de l'embonpoint. Ah ! on te chèveux étaient pas si gris; et puis, ça te change tout de même, ta blouse, quand tu l'as ou quand tu l'as pas.

— Bien sûr, on n'a pas vingt ans toute sa vie.

— Bien dit. Mais, sapristi... tu es pas un revenant, des fois ? Ou bien es-tu venu pour nous jouer une farce ?

— Une farce ? c'est pas dans mes idées; elle sont pas ordinaires, tu sais, les tiennes; qu'est-ce qui te trace par le ciboulot ? Je crois bien que tu cherches des poux...

— Attends seulement ! on va te montrer du drôle !

Et le cafetier revient bientôt, tenant la *Feuille* de Rolle en mains, la déplie et l'étale, à la page où les morts s'encolonnent comme un convoi funèbre anticipé, tout en disant :

— Regarde-voir où on t'a mis.

Les yeux écarquillés, tout grands, les bras baissés